

XXIII année

No 7

Juillet

1920

---

ANNALÉS

des

PRETRES-ADORATEURS

et de la

LIGUE SACERDOTALE DE LA COMMUNION



NOUVELLE SÉRIE

---

Canada: \$1.00 - - - - - États-Unis: \$1.25

---

368 MONT-ROYAL EST, MONTRÉAL, P. Q.

## Sommaire du numéro de juillet 1920

PAGES

I. — Les récentes canonisations.....	H. E., s. s. s.....	193
II. — Sainte Marguerite-Marie et l'Eucharistie ( <i>suite</i> ).....	E. C., s. s. s.....	198
III. — Sujet d'adoration. Les vertus sacerdotales. Les modèles de la charité: la très sainte Vierge.....		208
IV. — Les preuves du dogme de la Transsubstantiation ( <i>suite</i> ).....	Henri Evers, s. s. s.	214
V. — Le Révérend Père Henri Durand.....	C. De K., s. s. s...	221

### DÉFUNTS

M. le chanoine J.-N. Tessier, du diocèse de Trois-Rivières, membre de l'association depuis novembre 1899.

M. l'abbé Ls-Anselme Déziel du diocèse de Québec, membre de l'association depuis août 1891.

M. l'abbé Joseph-Wilfrid Morache, du diocèse de Sherbrooke, membre de l'association depuis août 1904.

---

**Dieu me suffit!** *Par le Père Arsène Krebs.* — 70e mille, in-18 de 250 pages. Prix: 45 sous franco.

PREMIERE PARTIE: DIEU UNIQUE REPOS DE MES ASPIRATIONS:  
1° *Dieu suffit à ma tendresse.* Il est l'Amabilité infiniment ravissante. Il s'est revêtu de charmes humains qui ravissent mon cœur sensible. Il achève de vaincre mon cœur par l'amour de son Cœur Eucharistique.  
2° *Dieu suffit à ma fierté.*—L'estime de Dieu me console du mépris des hommes. La volonté de Dieu ennoblit ma dépendance vis à vis de l'homme.  
3° *Dieu suffit à mon ambition.*—Les biens de la terre ne sont pas la vraie richesse. Je puis mener une vie divine. Cette vie divine est compatible avec le genre de vie le plus modeste. L'inaction forcée me laisse la puissance de donner des âmes à Dieu: n'eût-elle d'autre résultat que de glorifier Dieu par mon état de victime, cela suffirait!

DEUXIEME PARTIE: DIEU UNIQUE SOUTIEN DE MES EFFORTS.  
1° Ma faiblesse m'assure l'appui du Dieu fort. 2° Faiblesse toute puissante et action cachée de l'Eucharistie: 3° Dieu plus près de moi quand il semble m'abandonner. 4° L'âme s'élançant vers Dieu quand elle croit le fuir. 5° Un cri de saint Alphonse résumant toute la vie chrétienne: *Jésus, mon amour, Marie mon Espérance!*

**Pour votre ministère,** *par M. l'abbé Antonio Camirand, S. T. D.,* tome II. Prédication eucharistique, le désir de Jésus. Vol. in-18 de 370 pages, broché. Prix: 60 sous, franco 65 sous.

---

LIBRAIRIE EUCHARISTIQUE, 368 Ave Mont-Royal Est, Montréal.



## LES RECENTES CANONISATIONS

---

Le Souverain Pontife vient d'enchâsser sur le diadème qui orne le front de l'Eglise, trois nouvelles pierres précieuses, il vient de déclarer trois nouveaux saints.

Ces trois nouveaux héros de la sainteté ont vécu dans des conditions et dans des temps bien différents les uns des autres : aujourd'hui ils sont réunis par l'Eglise dans un culte égal. Saint Gabriel de l'Addolorata est le plus rapproché de nous : il est presque de notre génération. Sainte Marguerite-Marie vivait il y a plus de trois siècles. Sainte Jeanne d'Arc a été donnée au monde et à la France il y a six siècles. La sainteté est de toutes époques.

Elle est de toutes les conditions. Non seulement elle peut s'allier avec une vie tranquille et ignorée du monde comme chez saint Gabriel et sainte Marguerite-Marie, mais elle peut se rencontrer encore sur les champs de bataille, dans les camps de soldats comme le montre l'exemple de la Pucelle.

Celle-ci avait une mission publique qui au premier abord semblait peu conforme à son état ; de même Marguerite-Marie appelée à établir dans l'Eglise le culte public et officiel du Sacré Cœur, comme la bienheureuse Eve et sainte Julienne avaient établi la fête du Saint Sacrement. En vérité, Dieu choisit pour opérer des prodiges, les instruments les plus faibles. Apprenons par là que pour être de bons ouvriers du Seigneur, nous devons avant tout être humbles et dociles entre ses mains.

Une canonisation est un des actes les plus solennels du magistère ecclésiastique, car il contient une définition qui engage notre foi. Aussi n'est-il pas étonnant que l'Eglise ait voulu entourer la cérémonie de toute la solennité possible.

La vaste basilique de Saint-Pierre est décorée avec toute la splendeur que permettent les circonstances actuelles. Mais au dessus de ces décorations matérielles, ce qu'il faut voir, c'est l'empressement, la dévotion des pèlerins et du peuple chrétien à venir honorer les nouveaux saints. Dès les premières heures de la matinée, on pouvait voir, de toutes les parties de la ville, des groupes se diriger vers Saint-Pierre. Longtemps avant l'heure fixée pour le commencement de la cérémonie, une foule nombreuse remplissait la basilique.

Le cortège se met en marche vers huit heures. A ce moment, dans la chapelle Pauline, le Saint Sacrement est exposé : c'est qu'avant de descendre à Saint-Pierre, le Souverain Pontife, entouré des cardinaux, viendra se prosterner et prier devant le Maître; il viendra implorer l'assistance de Celui qui a promis d'être toujours avec son Eglise.

La procession se compose des Ordres religieux précédés de leurs croix, des curés de la ville en étole, des chapitres des collégiales et des basiliques, des officiers du Vicariat et des membres de la Congrégation des Rites.

Puis viennent les étendards représentant les nouveaux saints, accompagnés de prêtres ou de religieux des Ordres auxquels les saints ont appartenu. A côté du Postulateur des Passionistes, marchait un vénérable vieillard, le frère même du nouveau saint Gabriel.

Mais voici la croix papale à triple croisillon annonçant que le Souverain Pontife ne doit pas être loin : il est précédé d'environ trois cents évêques en chape et en mitre, puis les cardinaux également en mitre et revêtus de la dalmatique, de la chasuble ou de la chape suivant qu'ils appartiennent à l'ordre des diacres, des prêtres ou des évêques.

Le Pape est sur la *sedia*. De la main gauche il tient un cierge allumé pendant qu'il bénit avec la droite. Au dessus de lui on porte un dais. A droite et à gauche sont les *flabelli*.

Arrivé devant l'autel de la confession, le Pape descend de la *sedia*, prie un instant à genoux et s'assied sur son trône, pour recevoir l'obédience des cardinaux, archevêques, évêques et abbés. Chacun d'eux vient à son tour rendre hommage au Chef suprême et infallible de l'Eglise.

Après l'obédience, le Cardinal-Procureur de la canonisation s'avance vers le trône pontifical et supplie instamment le Pape de procéder à la canonisation.

Le Souverain Pontife fait répondre que la canonisation étant un acte très grave, il est nécessaire d'implorer le secours divin, et l'on chante les Litanies des Saints.

Celles-ci achevées, le Cardinal s'approche de nouveau et renouvèle avec plus d'instance la même demande. Alors tout le monde se met à genoux et prie en silence. Puis le Pape, se levant, entonne le *Veni Creator*.

Une troisième fois, le Cardinal supplie très instamment le Souverain Pontife de décerner les honneurs de la canonisation aux bienheureux dont il donne les noms. Le Pape répond qu'il est décidé à prononcer la définition. Toute l'assemblée se lève. Le Souverain Pontife, assis sur son trône, prononce la sentence solennelle. "En l'honneur de la sainte et indivisible Trinité, pour l'exaltation de la foi catholique et pour l'accroissement de la religion chrétienne, par l'autorité de Notre Seigneur Jésus-Christ, des bienheureux apôtres Pierre et Paul, et la Nôtre, après une mûre délibération et ayant souvent imploré le secours divin, de l'avis de nos vénérables Frères, les cardinaux de la sainte Eglise Romaine, les patriarches, archevêques et évêques présents dans la ville, nous définissons saints et nous inscrivons au catalogue des saints les bienheureux Gabriel de l'Addolorata et Marguerite-Marie, statuant que leur mémoire devra être célébrée tous les ans avec une pieuse dévotion dans l'Eglise universelle."

Une dernière supplique pour demander au Souverain Pontife qu'il veuille bien ordonner l'expédition des Lettres apostoliques relatives à la canonisation et le chant solennel du *Te Deum* auquel répondent les cinquante mille assistants retentit sous les voutes de la basilique pendant que les cloches de toutes les églises de Rome sonnent à toute volée pour annoncer à la Ville et au Monde—*Urbi et Orbi*,—l'heureuse nouvelle.

Enfin le Pape termine cette partie essentielle de la cérémonie par la bénédiction apostolique avec l'indulgence plénière.

Pendant la messe que le Souverain Pontife chante ensuite, a lieu une cérémonie particulière: pour chaque nouveau saint, au moment de l'offertoire, on présente au Pape cinq cierges peints, dont deux doivent peser au moins trente livres, deux grands pains, l'un doré, l'autre argenté, avec les armes du Pape en relief et placés sur des plateaux d'argent, deux petits barils l'un doré, l'autre argenté contenant du vin et de l'eau, enfin trois cages renfermant l'une deux tourterelles, l'autre deux colombes, et la troisième plusieurs petits oiseaux.

Tous ces dons ont une signification mystique. Les cierges rappellent que les saints ont mis en pratique la parole de Notre Seigneur nous invitant "à tenir des lumières allumées dans nos mains," c'est-à-dire à être vigilants. Ils indiquent aussi que les saints sont placés sur le chandelier de l'Eglise afin que leur lumière éclaire tous ceux qui sont dans la maison. Mais on peut voir encore d'autres symboles dans les cierges: la pureté, figurée par la cire, produit très pur des abeilles; la charité, rappelée par la flamme; la docilité, par la propriété que possède la cire de se laisser facilement travailler.

Le pain figure le repas mystique auquel Dieu invite ses serviteurs fidèles dans la céleste patrie; il rappelle aussi la parole de Dieu dont les saints ont nourri ici-bas leur esprit et leur cœur; mais surtout le pain eucharistique qui les a soutenus, fortifiés durant leur voyage terrestre, et leur a permis d'arriver à la céleste patrie, selon la parole du Sauveur: "Qui mange de ce pain vivra éternellement."

Le vin est un symbole de la grâce sanctifiante, de la ferveur spirituelle, de la charité et encore de la gloire éternelle, selon cette autre parole de l'Ecriture: "Ils seront enivrés de l'abondance qui est dans votre maison et vous les ferez boire du torrent de vos délices." Il rappelle enfin le sang de Jésus dans lequel nous avons été lavés et sanctifiés.

Par l'eau sont figurées les tribulations de la vie présente. Les saints les ont souffertes généreusement, pour le Seigneur; bien plus, c'est par le moyen de ces souffrances qu'ils sont arrivés et que nous pourrons nous-mêmes arriver au bonheur céleste.

D'après les auteurs mystiques, la tourterelle représente la fidélité et la pureté; par son roucoulement, elle symbolise la prédication. Amante de la solitude, elle indique que les saints ont passé dans le monde sans s'y attacher et que nous devons les imiter.

La colombe est la messagère de la paix: les saints sont en possession de la paix éternelle, et ils sont devenus les intermédiaires de la paix entre Dieu et nous: il faut donc que nous les invoquions. D'après saint Thomas, la colombe, par ses propriétés, représente les dons du Saint-Esprit et nous rappelle la fidélité des saints à suivre les inspirations de l'Esprit divin (*Sum. théol.*, III, q. XXXIX, art. VI, ad 4).

Enfin les petits oiseaux, habitants de l'air et ne posant qu'un instant sur la terre, nous donnent l'image des qualités des saints, lesquels tendant toujours vers le ciel et ne s'arrêtant pas aux biens d'ici-bas, ont su échapper aux lacets du chasseur et nous invitent à suivre leur exemple.

Imiter les saints est pour nous un devoir: c'est une des raisons pour lesquelles l'Eglise les propose à notre culte. Ils nous offrent l'exemple de toutes les vertus, pratiquées à un degré héroïque. Honorons-les en cherchant à reproduire dans notre vie quelque chose de ces vertus; honorons-les en leur demandant de nous aider à arriver nous-mêmes à la sainteté.

H. E., s. s. s.

---

## MESSE ANNUELLE

Pour les Associés défunts

(Messe privilégiée par Rescrit du 8 février 1906).

Nous prions nos Confrères qui ont leur numéro d'inscription de **2000** à **2600** de vouloir bien célébrer durant le mois la messe prescrite pour les Associés défunts.

# SAINTE MARGUERITE-MARIE ET L'EUCCHARISTIE

---

## III

### Préparatifs aux révélations du Sacré Cœur

(suite)

#### 2° Amour de compassion et désir des souffrances

Cependant la sainte communion n'était pas toujours remplie de délices pour cette affamée du pain céleste. Jésus-Christ n'est-il pas maltraité, outragé, persécuté dans l'Eucharistie? Elle devait donc participer aux douleurs de cette divine Victime. Et quand Notre Seigneur voulait se décharger un instant sur elle de sa lourde croix, Marguerite-Marie était en proie à des angoisses mortelles; parfois même la communion lui devenait un supplice.

“Une fois, raconte la sainte, après avoir longtemps souffert sous le poids de la sainteté de Dieu, je perdis la voix et les forces. J'avais tant de confusion de paraître devant les créatures, que la mort m'aurait été plus douce. La sainte communion m'était si douloureuse, qu'il me serait difficile d'exprimer la peine que je sentais en m'en approchant, bien qu'il ne me fût pas permis de m'en retirer, puisque c'était lui-même qui me faisait souffrir cet état, me défendant de m'en éloigner. Je pouvais dire avec le prophète, que mes larmes me servaient de pain nuit et jour. Jésus-Christ au Saint Sacrement, qui était tout mon refuge, me traitait avec tant d'indignation que je souffrais une espèce d'agonie, et que je ne pouvais demeurer devant lui qu'en me faisant une extrême violence.”

“Un autre jour, me sentant saisie d'une vive appréhension de m'approcher de la sainte communion, pour la crainte que j'avais de déshonorer mon Sauveur, je m'en approchai avec une si extraordinaire douleur, que tout mon corps en frémissait d'appréhension de celle que mon Sauveur allait sentir dans quelques âmes qui le devaient recevoir. Après la sainte

communion, il se présenta à moi comme un *Ecce homo*, tout déchiré et défiguré, disant: "Je n'ai trouvé personne qui m'ait voulu donner un lieu de repos en cet état souffrant et douloureux." Cette vue m'imprima une si vive douleur que la mort m'eût été plus douce mille fois que de voir mon Sauveur en cet état. Et il me dit: "Si tu savais qui m'a mis dans cet état, ta douleur serait bien plus grande. . . Cinq âmes consacrées à mon service m'ont ainsi traité, car j'ai été tiré à force de corde dans des lieux fort étroits, garnis de tous cotés de pointes, de clous et d'épines qui m'ont réduit de la sorte." Je sentis un grand désir de savoir l'explication de ces paroles. Alors Notre Seigneur me fit entendre que la corde était la promesse qu'il nous avait faite de se donner à nous; la force était son amour; ces lieux étroits étaient ces cœurs mal disposés; et ces pointes, l'esprit d'orgueil. Je lui offris le cœur qu'il m'avait donné pour lui servir de repos. Dans ses lassitudes, il se présentait à moi dès que j'avais un moment, me disant de baiser ses plaies, pour en adoucir la douleur."

C'était fréquemment que Notre Seigneur réclamait ainsi après la sainte communion les soins affectueux de sa servante bien-aimée. Mais laissons-la raconter elle-même ces visites douloureuses où, pour soulager son Epoux maltraité par des âmes ingrates, elle buvait à longs traits au calice de ses souffrances.

"Un jour, dit-elle, après la sainte communion, il me fit voir une rude couronne, composée de dix-neuf épines très piquantes, qui perçaient son divin chef; ce qui me causa une si vive douleur que je ne pouvais lui parler que par mes larmes. Il me dit qu'il m'était venu trouver pour que je lui arrache ces épines, qui lui avaient été enfoncées par une épouse infidèle. "Elle me perce le cerveau d'autant d'épines, autant de fois que par orgueil elle se préfère à moi." Ne sachant comment faire pour les tirer, j'avais cet objet continuellement devant mes yeux; ce qui me faisait beaucoup souffrir. Ma supérieure m'ayant dit de demander à Notre Seigneur ce que je devais faire pour les faire sortir, il me dit que ce serait par autant d'actes d'humilité pour honorer ses humiliations."

“Une autre fois, me préparant pour la sainte communion, j’entendis une voix qui me dit: “Regarde, ma fille, le mauvais traitement que je reçois dans cette âme, qui vient de me recevoir. Elle a renouvelé toutes les douleurs de ma Passion.” Je me jetai à ses pieds adorables, saisie de crainte et de douleur, pour les arroser de mes larmes, que je ne pouvais retenir, en lui disant: “Mon Seigneur et mon Dieu, si ma vie est utile pour ces injures, quoique celles que vous recevez de moi soient mille fois plus grandes, néanmoins, me voilà! . . . je suis votre esclave, faites de moi tout ce qu’il vous plaira.—Je veux, me dit-il, que lorsque je te ferai connaître les mauvais traitements que je reçois de cette âme, tu te prosternes à mes pieds lorsque tu m’auras reçu, pour faire amende honorable à mon Cœur offrant à mon Père le sacrifice sanglant de la croix pour cet effet, et tout ton être pour rendre hommage au mien, et pour réparer les indignités que je reçois dans ce cœur.” Je demeurais toute surprise d’entendre ces paroles d’une âme qui venait de se laver dans le précieux sang de Jésus-Christ; mais la même voix me dit encore: “Ce n’est pas qu’elle soit dans le péché, mais la volonté de pécher n’est pas sortie de son cœur; ce que j’ai plus en horreur que l’acte même du péché, car c’est appliquer mon sang par mépris sur un cœur corrompu, d’autant que la volonté au mal est la racine de toute corruption.”

“Dans une autre occasion, Notre Seigneur me dit: “Ma fille, lequel aimerais-tu mieux: me recevoir indignement, et après entrer dans mon paradis, ou bien te priver de la communion pour me voir plus glorifié, et après que l’enfer soit prêt à t’engloutir?” Mais l’amour fit à l’instant le choix et la réponse. Je lui dis dans la plus forte ardeur de mon cœur: “O mon Seigneur, ouvrez cet abîme, et vous verrez que le désir de vous glorifier m’y aura bientôt précipitée,” tant je sentais de peine que ce pain de vie fût mangé indignement, depuis surtout qu’il me fit voir le mauvais traitement qu’il recevait dans une âme où je le vis comme lié, foulé aux pieds et méprisé, me disant d’une voix triste: “Regarde comment les pécheurs me traitent et me méprisent.” Je le vis encore dans un cœur qui résistait à son amour, il avait les

mains sur ses oreilles sacrées, et les yeux fermés, disant: "Je n'écouterai point ce qu'il me dit, ni ne regarderai point sa misère, afin que mon cœur n'en soit pas touché, et qu'il soit insensible pour lui, comme il l'est pour moi."

La sainte, après avoir entendu ces plaintes amères, se prosternait aux pieds du Sauveur et lui demandait, au nom des souffrances de sa passion, la conversion des cœurs endurcis. "Consumez-moi plutôt jusqu'à la moelle des os, que de perdre des âmes qui vous ont coûté si cher. N'épargnez pas ma vie, je la sacrifie à vos intérêts." Puis elle se sentait une si grande faim de recevoir son Jésus souffrant pour compatir à ses douleurs qu'elle ne savait que fondre en larmes. Mais le divin Maître, pour rendre encore plus méritoire des peines qui lui étaient si chères, lui faisait voir son indignité à le recevoir, ce qui redoublait ses tourments.

Cet amour de compassion et la soif de réparation qu'il produisait obtenait d'ordinaire l'amendement de ceux dont Jésus se plaignait. Ainsi, un jour de Pâques, après avoir reçu son Bien-Aimé, Marguerite recueillit de sa bouche ces consolantes paroles au sujet d'une personne qu'elle avait vue, quelques jours auparavant, menacée des coups de la colère divine: "J'ai entendu tes gémissements, dit-il, et j'ai incliné ma miséricorde sur cette âme." D'ailleurs, après l'avoir associée à ses angoisses et à ses tristesses, Notre Seigneur avait toujours quelque nouvelle faveur pour sa fidèle épouse. Il lui faisait part du contentement qu'il éprouvait à descendre en des âmes bien préparées: "Vois ces trois cœurs qui vont me recevoir, lui dit-il un jour, je leur donnerai trois baisers de paix, d'amour et de confiance." D'autres jours, il la comblait elle-même de caresses. "Un vendredi, dit-elle, ayant reçu mon Sauveur, il mit ma bouche sur la plaie de son sacré côté, m'y tenant serrée fortement, l'espace de trois ou quatre heures, avec des délices que je ne puis exprimer, entendant continuellement ces paroles: "Tu vois maintenant que rien ne se perd dans la puissance, et que tout se trouve dans ma jouissance." Et je lui disais: "O mon amour, je quitte de bon cœur tous ces plaisirs extrêmes, pour vous aimer pour

l'amour de vous-même, ô mon Dieu;" lui répétant ces paroles autant de fois qu'il renouvelait ses caresses."

### 3° *Amour et respect pour le Saint Sacrement*

A ce cœur qui ne respirait que pour Jésus-Christ, les moments de la communion et de l'oraison étaient loin de suffire: ce n'était qu'un éclair passager, et la bienheureuse aurait voulu sans interruption se consumer au pied du tabernacle. Elle revenait sans cesse pendant le jour à cette source d'eau vive, pour étancher une soif qu'elle ne faisait qu'irriter davantage.

"Toute la consolation de Marguerite-Marie, disent les contemporaines, était d'être devant le Saint Sacrement; elle y restait tous les moments qui lui étaient libres, disant que Notre Seigneur la pressait si fort de l'aller trouver, que quand elle y résistait il la mettait dans un état qu'elle ne peut exprimer. Sa peine n'était pas moindre lorsqu'elle voulait rester au chœur et que l'obéissance l'appelait ailleurs. Lorsqu'elle sortait de l'oraison, elle sentait une douleur comme si on lui eût arraché le cœur, ce qui lui faisait dire: "O mon Jésus, ne pouvant demeurer en votre présence, venez donc avec moi pour sanctifier tout ce que je ferai, puisque tout est pour vous." Et Notre Seigneur l'exauçait; car, dit-elle, toutes les courses que je faisais pendant le jour ne furent jamais capables d'interrompre l'union que j'avais avec mon Bien-Aimé. Au contraire, il augmentait en moi le désir de l'aimer pour m'unir plus étroitement à lui. J'étais aussi contente le soir que si j'avais été tout le jour devant le Saint Sacrement en oraison."

"Lorsque j'étais devant le Saint Sacrement, dit encore la bienheureuse, jouissant de la présence de mon Bien-Aimé et de ses divines caresses, si l'obéissance m'ordonnait de sortir, je le quittais sans résistance. "Peu m'importe, lui disais-je, à quoi vous m'occupiez, tout le temps est à vous et non à moi. C'est à vous de me le faire employer selon votre désir mais je laisse mon cœur en présence de votre divin Sacrement, pour aller faire votre volonté, en vous sacrifiant la mienne."

Oui, mon Souverain, il demeurera devant vous comme une lampe ardente qui se consume en vous honorant. Je supplie les ardents séraphins d'offrir à mon Dieu les saintes ardeurs dont ils brûlent, pour réparer mon peu d'amour et celui de toutes les créatures."

"Après que j'eus longtemps réitéré ces actes et d'autres semblables, il me dit une fois, pendant que je faisais la génuflexion pour me retirer, et d'une voix très intelligible: "Tu t'en vas donc sans cœur, puisque le tien ne sortira plus d'ici? Je le remplirai d'un baume précieux, qui y entretiendra sans cesse le feu de mon amour. La bonne volonté sera la mèche qui ne doit jamais finir. Et tout ce que tu pourras faire et souffrir avec ma grâce, tu le dois mettre dans mon Cœur, pour être converti en un baume précieux qui sera l'huile de cette lampe, afin que tout soit consumé par le feu de mon divin amour." Je tâchais de faire ce qu'il m'enseignait. "Ma fille, ajouta le Sauveur, je prends tant de plaisir à voir ton cœur, que je me veux mettre en sa place et te servir de cœur." Ce qu'il fit si sensiblement qu'il ne m'était pas permis d'en douter. Depuis ce temps, sa bonté me donne un si libre accès auprès de sa grandeur que je ne puis l'exprimer. Quelquefois il me faisait voir mon cœur qui est le sien, et n'était plus à moi, comme une lampe devant le Saint Sacrement, et me disait: "As-tu perdu au change que tu as fait avec moi en me donnant tout? Aie seulement soin de remplir ta lampe, et j'y allumerai le feu." Me faisant jouir après ces paroles de ses divines caresses, mon âme en ressentait de si grands transports de joie qu'il me semblait qu'elle allait se séparer de mon corps. D'autres fois il me disait: "Prends bien garde de ne jamais laisser éteindre cette lampe, car si une fois elle s'éteint, tu n'auras plus de feu pour la rallumer."

Le feu de l'amour pour Jésus au Sacrement brûlait donc et consumait son cœur sans lui laisser de repos. On la trouvait toujours occupée de ce divin sujet; mais, en voyant son zèle et son ardeur, on craignit que cette grande application n'altérât sa santé. On la pria de modérer sa ferveur: pourquoi être plus dévote que les autres, pourquoi passer en oraison devant le Saint Sacrement les jours de fête presque en entier?

Elle résolut de rester dans sa cellule : mais il ne fut pas en son pouvoir. Après avoir résisté quelque temps, elle fut contrainte de la quitter pour aller à celui qui l'appelait; en s'y rendant, Notre Seigneur lui dit d'une voix irritée: "Apprends que si tu te retires de ma présence, je te le ferai bien sentir, et à toutes celles qui en seront cause; je leur cacherai ma présence, et elles ne me trouveront point lorsqu'elles me chercheront."

Ses supérieures, voyant que Notre Seigneur la gratifiait de grâces et de dons extraordinaires, lui ordonnèrent d'écrire ce qui se passait dans son intérieur. Elle se rendit à l'obéissance. "Pour commencer, raconte-t-elle, je dirai qu'une veille de communion je demandais à mon Jésus d'unir mon cœur au sien, puisque c'étaient là toutes mes prétentions; me disant en moi-même comment il se pourrait faire que le néant fut uni au tout. Je sais bien, ô mon Dieu que cette divine union, ne se peut que par votre amour!... Alors il me fit voir par la suprême pointe de l'entendement son beau Cœur, plus éclatant que le soleil et d'une infinie grandeur. Un petit point qui ne semblait qu'un atome tout noir et tout défiguré, faisait ses efforts pour s'approcher de cette belle lumière; mais c'était en vain, si ce Cœur amoureux ne l'eût attiré lui-même en disant: "Abîme-toi dans ma grandeur et prends garde de n'en jamais sortir, parce que si tu en sors tu n'y rentreras plus. Depuis ce jour, je trouve mon cœur tellement lié à l'oraison, que je suis quelquefois comme si je n'en avais plus la jouissance, et dans une paix si grande que je n'ai d'autre inquiétude que de ne pas aimer mon Dieu, et de ne pas bien employer mon temps en l'exercice de son saint amour."

Cette inquiétude était pourtant, ce semble, bien superflue, si nous écoutons les témoignages de celles qui l'ont connue. "Pour en venir, dit l'une de ses supérieures, à la manière dont elle se comportait communément en ses exercices et devant le Très Saint Sacrement, où elle se tenait presque toute la journée les jours de fêtes, n'en sortant que pour suivre la communauté, elle y faisait hommage par son amour et son respect intérieur et extérieur à la réelle présence de l'humana-

nité sainte de Notre Seigneur Jésus-Christ. Elle l'aimait comme son Dieu et son Sauveur de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces; d'un amour de complaisance de voir qu'il était le souverain Bien et la source abondante de tout bien désiré, et seul suffisant à soi-même. Elle l'aimait d'un amour de bienveillance, souhaitant avec ardeur de l'aimer autant qu'il est aimable, et que toutes les créatures fussent dans les mêmes sentiments. Elle l'aimait d'un amour d'union à toutes ses saintes volontés et à son bon plaisir; ne désirait l'incliner de son côté qu'afin que par les souffrances, les croix et les anéantissements, il la rendit plus conforme à ce qu'il avait voulu être sur la terre."

"Ayant vécu de longues années avec la vénérable, dit à son tour une de ses compagnes, j'atteste qu'elle était toujours la première à l'oraison du matin, et d'une assiduité si grande devant le Saint Sacrement qu'elle n'en bougeait presque toute la journée des fêtes, dans un respect et anéantissement qui inspiraient la dévotion à ceux qui la voyaient; je l'y ai vue assister depuis les sept heures du soir du jeudi-saint jusqu'à quatre heures du matin, à genoux, comme immobile, les mains jointes sur la poitrine; et les sœurs qui succédaient ont observé qu'elle a continué jusqu'à l'office dans la même situation."

Une autre sœur ajoute qu'une fois, "voulant faire épreuve de l'obéissance de la servante de Dieu, elle alla lui dire à l'oreille, la nuit d'un jeudi-saint qu'il faisait un grand froid, après néanmoins en avoir demandé la permission: "Ma sœur, notre Mère vous mande de vous "aller chauffer"; en même temps elle fit la génuflexion, se retirant pour un quart-d'heure, s'en alla vers le feu, et vint après se remettre à sa place au chœur, y demeura jusqu'au lendemain à l'heure de prime qui est sept heures. Comme la même religieuse lui demandait qu'est-ce qu'elle pouvait tant faire devant le bon Dieu, et à quoi elle s'occupait pendant un si long temps, elle lui répondit fort naïvement: "Ma chère sœur, je m'occupe pour l'ordinaire des souffrances extrêmes qu'a souffertes pour nous notre divin Maître: d'autres fois je me veux mal, et à tous les pécheurs de nos ingratitude, à son égard."

Il faisait si bon la voir dans cet état de contemplation que “nous venions, dit un des témoins, regarder de temps en temps à travers la porte entrebaillée du chœur. Elle était à genoux, immobile, les mains jointes sur la poitrine, la figure embrasée. Cela dura douze heures sans le moindre mouvement.”

Et ce n'était pas seulement les sœurs qui se succédaient ainsi, qui l'épiaient à la dérobée, c'étaient les petites pensionnaires qui demandaient à se lever pour venir voir pendant la nuit “comme leur sainte maîtresse priait bien Dieu”; c'était le peuple, c'étaient les fidèles qui, “les jours où le le Saint Sacrement était exposé, venaient la regarder par la grille, se la montraient du doigt en disant: “Voici la sainte,” sans parvenir à la distraire”.

Les sœurs allaient même plus loin dans leur pieuse curiosité. Elles s'approchaient, elles lui parlaient, elles lui frappaient sur l'épaule sans obtenir un mot de réponse. “J'atteste, dit l'une d'elles, que j'ai vu plusieurs fois la servante de Dieu dans une présence de Dieu si grande devant le Très Saint Sacrement de l'autel, que j'ai été pour lui parler sans en pouvoir tirer une parole, étant comme tout immobile, pénétrée de Dieu, comme de marbre et extasiée.”

La bienheureuse, on le voit, avait admirablement profité de la parole si brève mais si profonde de sa maîtresse: “Allez vous mettre comme une toile d'attente devant le Saint Sacrement.” Elle était venue s'agenouiller aux pieds du Seigneur: elle lui avait présenté une âme simple, pure, recueillie; puis elle n'avait plus fait qu'une seule chose: le contempler, le laisser se dessiner devant ses yeux ou plutôt s'imprimer en elle. Et voilà que maintenant captive elle ne pouvait s'arracher du tabernacle où résidait son unique amour. Pendant des nuits entières, à genoux douze heures de suite, les mains jointes sur la poitrine, les yeux fermés ou fixés sur la porte du tabernacle, immobile, sans tousser ni faire le moindre mouvement, comme marbre et la figure extasiée, elle était perdue sans une contemplation céleste: elle ne vivait plus que d'amour et elle s'oubliait en aimant.

L'amour! c'était donc le vrai et divin motif qui l'animait dans cette adoration parfaite où l'humble religieuse se transformait en séraphin au pied de l'autel. Quel aimable modèle pour tous ceux que des liens privilégiés attachent à la personne royale de Jésus-Hostie! Adorateurs du Très Saint Sacrement, jetons les yeux sur Marguerite-Marie et voyons ce que doit être notre service, ce qu'il exige de respect, de modestie, de délicatesse, de tendresse et d'amour. Car nous ne devons pas oublier ce qu'écrivait la bienheureuse dans les premiers temps de sa vie religieuse: "Ce qui déplaît extraordinairement à Notre Seigneur et dont il me reprend toujours d'une manière plus sèvere, c'est le défaut de respect et d'attention devant le Saint Sacrement, surtout dans le temps de l'office et de l'oraison. Hélas! de combien de grandes grâces me suis-je privée pour lors par une distraction, par un coup d'œil jeté par curiosité, par une posture quelquefois un peu plus commode et moins respectueuse!" Nous avons vu comment Marguerite-Marie était parvenue à faire disparaître cet obstacle aux faveurs divines. Puissent son exemple et ses mérites nous procurer le même bonheur!

Cependant une vie si pure et si parfaite, toute passée à désirer la sainte communion, à souffrir pour consoler Jésus au Sacrement ou à soupirer en présence de l'Hostie, n'était qu'une faible aurore, annonce d'un jour splendide. Un soleil brillant allait soudain illuminer l'existence de Marguerite et lui donner un éclat incomparable. Parmi tous les secrets dont la douce vierge pénétrait peu à peu la beauté dans ses brûlants colloques avec le Très Saint Sacrement, il en est un qui lui demeurait encore caché, comme elle le dit elle-même. En effet, à peine dans tout ce que nous avons dit de la bienheureuse avons-nous prononcé une fois le nom du Cœur sacré de Jésus qui doit tenir dans cette vie une si large place. Mais le moment était venu, et ce secret d'amour ne restera pas cellé plus longtemps pour l'amante de l'Eucharistie.

(à suivre)

E. C., s. s. s.

## Sujet d'Adoration

---

### Les vertus sacerdotales

---

#### LES MODÈLES DE LA CHARITÉ: LA TRÈS SAINTE VIERGE

---

##### I — Adoration

1° Pour nous aider dans la pratique de la charité—de la charité envers Dieu aussi bien que de la charité envers le prochain—le Seigneur nous a offert deux modèles parfaits: Jésus et sa sainte Mère. Etudions donc l'amour dans le Cœur de Jésus et dans le Cœur de Marie.

Saluons Marie sous ce titre que lui applique l'Eglise dans sa liturgie: *mater pulchræ dilectionis*, mère de la belle dilection, reine du saint amour.

Puisse votre exemple, ô Marie, m'apprendre à aimer le Seigneur par dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu.

2° La créature raisonnable doit aimer Dieu: c'est un devoir sacré, indispensable, essentiel... Mais quel est l'homme qui peut se flatter de l'accomplir parfaitement? Pendant ses premières années, l'esprit humain est enveloppé de ténèbres: il est incapable de connaître et d'aimer Dieu.—Il n'en fut pas ainsi pour Marie. Dès le premier instant de son existence, son intelligence connut Dieu, et son cœur se porta vers lui... Ce cœur en effet avait été façonné exprès pour aimer Dieu. Qu'il dut être agréable au Seigneur ce premier acte d'amour de l'Immaculée!

Il n'était d'ailleurs que le premier anneau d'une chaîne qui ne devait avoir aucune interruption. Marie produisait souvent des actes formels et explicites d'amour et d'après certains auteurs aucune occupation, quelque absorbante

qu'elle fût, le sommeil même, ne l'empêchait pas d'exprimer à Dieu son amour.

L'amour de Marie pour Dieu grandissait donc chaque jour: du reste, elle avait soin de l'alimenter par une méditation continue des grandeurs, des beautés, des bontés de Dieu.

Le Seigneur demande de moi un amour tout spécial, plus parfait, plus sincère, plus ardent que des autres hommes. Rien n'est plus juste car il m'a aimé davantage qu'eux. A l'exemple de la sainte Vierge je devrais me consacrer tout exprès à aimer Dieu, à l'aimer toujours davantage, à l'aimer avec une connaissance plus approfondie de ses perfections....

3° C'est de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit, de toutes nos forces que nous devons aimer Dieu. Rien contre lui, rien plus que lui, rien même avec lui, mais lui en tout et partout: l'amour de Dieu doit être souverain en nous, non seulement dans l'estime de notre âme, dans les affections de notre sensibilité, mais encore dans la pratique de la vie.

Donc accomplissement fidèle de la volonté divine, soumission complète à Dieu, observance entière de sa loi, de son bon plaisir. N'est-ce pas là ce que nous pouvons admirer dans la vie de la très sainte Vierge? Jamais une ombre de péché ou d'imperfection, mais toujours la plus entière fidélité à Dieu... Ah! puisse le péché ne jamais prendre place dans notre vie.

D'autre part, l'amour se montre encore par les œuvres qu'il accomplit en faveur de la personne aimée. Or Marie n'a-t-elle pas entrepris de grandes œuvres pour la gloire de Dieu? La plus magnifique est certes l'œuvre de la rédemption à laquelle a voulu l'associer son divin Fils.—Et cette œuvre, c'est celle que nous aussi nous avons à continuer sur la terre: à son école apprenons à aimer les âmes, à convertir les pécheurs, à prier pour nos frères, à nous dévouer pour tous les hommes, afin que Dieu soit mieux aimé.

4° Mais l'amour de Marie pour Jésus avait un caractère spécial que nous devons chercher d'une manière plus particulière à imiter pour répondre à notre vocation. Mère de

Dieu, elle aimait Jésus, le Verbe de Dieu incarné, comme une mère aime son fils: elle avait pour lui toutes les tendresses, toutes les attentions d'une mère pour son enfant.

Le prêtre ne participe-t-il pas en quelque sorte à la maternité divine de Marie? Chaque jour ne donne-t-il pas comme une nouvelle naissance au Fils de Dieu? C'est avec un cœur de mère, c'est-à-dire d'un amour généreux, tendre, désintéressé, inépuisable, vigilant, qu'il doit aimer Jésus... Efforçons-nous de grandir dans cet amour, d'aimer notre Jésus comme l'aimait Marie, sa mère.

5° La pensée de l'amour de Marie pour Dieu devrait nous être délicate. De songer qu'une créature semblable à nous aime Dieu d'un amour qui n'a jamais connu d'imperfection délibérée, de réserve, de recul, de langueur, cela n'est-il pas fait pour nous consoler de notre misérable amour, pour nous encourager à aimer moins mal?

Et qu'il est doux à une âme aimante de s'emparer de cet amour pour l'offrir à Dieu et compenser les défaillances, les pauvretés du nôtre. Pendant que je sommeille ou que je m'absente de vous, ô mon Dieu, par des distractions, je vous offre le Cœur de Marie, qui veille toujours, afin qu'il supplée le mien (Charles Sauvé, *Marie intime*, 19e élévation).

## II — Action de grâces

1° Modèle de l'amour de Dieu, la très sainte Vierge est encore l'exemplaire le plus parfait, après Jésus, de l'amour pour les hommes. Créé exprès pour aimer Dieu, son Cœur aime aussi nécessairement tout ce que Dieu aime. De plus, aimant souverainement Jésus, elle entre aussi dans ses dispositions à notre égard. Pour apprendre à aimer notre prochain comme nous le devons, méditons donc les preuves que Marie elle-même nous a données de son amour.

2° L'amour se reconnaît aux dons qu'il fait. Mais quel don plus excellent pouvait nous faire Marie que celui qu'elle nous a fait en nous donnant Jésus: c'est à elle que nous devons l'Incarnation, la Rédemption... c'est à elle aussi que nous devons par conséquent l'Eucharistie, la communion, notre

messe de chaque jour... Comprenons tout l'amour qu'elle a mis dans ce don de son Jésus... Et n'oublions pas que Marie nous a confié son divin Fils afin qu'à notre tour nous le donnions à nos frères...

3° L'amour se mesure encore à la manière dont il donne... Or avec quelle générosité Marie nous donne Jésus... Avec quelle plénitude elle nous donna son amour maternel, lorsque son divin Fils la constitua notre mère sur le Calvaire.

Rappelons-nous que nous aussi, en vertu de notre sacerdoce, nous devrions avoir pour nos frères les mêmes sentiments tendres et affectueux; que nous devrions être prêts à nous dévouer généreusement pour eux, à l'exemple de Marie.

4° L'amour se mesure en troisième lieu aux œuvres qu'il accomplit en faveur de celui qu'il aime, au zèle qu'il ressent pour lui, pour son bien spirituel ou temporel, pour subvenir à ses nécessités. Là encore Marie nous donne l'exemple. Elle a accepté d'être la corédemptrice du genre humain, de coopérer à nous retirer du péché, d'être la distributrice des grâces célestes qu'elle communique à tous ses enfants avec une libéralité sans bornes. Remercions-la des faveurs qu'elle nous a déjà accordées, et demandons-lui de nous apprendre le zèle du salut des âmes, la miséricorde, la compassion...

5° L'amour se reconnaît enfin aux souffrances qu'il endure... Ah! n'oublions pas dans quel océan de douleurs Marie a été plongée pour nous au pied de la croix: *magna est velut mare, contritio tua*. Et puissions-nous, comme elle, ne jamais reculer lorsque, pour faire du bien aux âmes, il nous sera nécessaire de souffrir quelque chose.

### III — Réparation

1° Après avoir contemplé dans la très sainte Vierge un modèle si beau, si parfait de charité, revenons sur nous et voyons comment nous avons cherché à l'imiter.

Avons-nous fait de l'amour de Dieu le premier de nos devoirs, et pour ainsi dire, la vie de notre âme? Il fut un temps où notre conscience, non encore éveillée, ne pouvait pas pratiquer cet amour; mais ensuite, n'y a-t-il pas eu dans notre

vie des vides volontaires, des moments ou en commettant le péché, nous avons agi contre l'amour de Dieu ?

Notre amour de Dieu est-il allé sans cesse en grandissant depuis le jour de notre appel à la vocation sacerdotale ? Chaque nouvelle sanctification a-t-elle produit dans notre âme, comme dans celle de Marie, un nouveau degré d'amour de Dieu ?

Comment avons-nous prouvé à Dieu notre amour, par la soumission à sa volonté, par le zèle à promouvoir sa gloire, sa loi sainte, le règne de son amour parmi les hommes ?

Demandons pardon au Seigneur de nos défaillances dans la pratique de l'amour divin ; et prenons la résolution d'aimer Dieu avec plus de constance, plus de générosité . . .

2° Examinons-nous également sur notre amour pour Dieu fait homme . . . pour Jésus-Christ se cachant au divin Sacrement.

Quelles sont les preuves que nous lui donnons de notre amour ? . . . Sommes-nous attentifs à éviter dans nos rapports avec l'Eucharistie, tout ce qui pourrait ressembler à une diminution d'amour ?

3° Mesurons sur la charité de Marie notre amour pour le prochain. Nous ne savons rien, il est vrai, des actes de la vie extérieure de la très sainte Vierge, mais comment douter qu'elle ne pratiquât envers son prochain toutes les formes de la charité : dévouement, zèle, attentions, égards, pour tous les malheureux et les affligés . . .

Notre charité a-t-elle les mêmes caractères ?

#### IV — Prière

1° Demandons à Marie, la mère du saint amour, de faire naître et grandir en nous l'amour de Dieu, l'amour du prochain. *Eia mater, fons amoris* ; O Marie, vous qui êtes la source de l'amour, répandez-en dans nos âmes, les saintes ardeurs.

Aidez-nous, enseignez-nous à aimer Dieu. Votre cœur est tout brûlant de la divine charité : le saint amour est en vous un feu qui pendant votre vie, est toujours actif et va

sans cesse croissant. Obtenez-nous donc la grâce de posséder en nous cette vertu première, essentielle de la charité, afin qu'aimant réellement Dieu par dessus toutes choses, nous n'ayons jamais le malheur d'être séparés de lui.

2° De même, ô Marie, enseignez aux hommes cet amour de Dieu. Vous êtes la mère de la sainte dilection. Engendrez dans les âmes cet amour passionné pour Jésus; détachez les cœurs des vanités de la terre afin qu'ils se donnent entièrement à Dieu.

Faites aimer votre Jésus que beaucoup d'hommes aiment encore si peu.

Préservez enfin dans les âmes peut-être chancelantes, peut-être sur le point de commettre le péché, l'amour de Dieu.

3° Prions Marie pour obtenir la grâce d'une grande charité envers nos frères. Faites, ô Marie, que notre amour pour nos frères soit semblable au vôtre. Inspirez aux prêtres une grande soif du salut des âmes, un zèle ardent pour leurs intérêts spirituels. Que chacun de nous, selon sa position et ses moyens s'intéresse et travaille au vrai bonheur de ses frères, lequel consiste dans la pratique de la vertu ici-bas et dans la possession du ciel plus tard.

4° Demandons à Marie, la mère de la sainte dilection, d'établir parmi les hommes, le règne de l'amour... de faire que tous, comme les premiers chrétiens qui avaient sous les yeux son exemple vivant, ne soient que: *cor unum et anima una*, dans la pratique d'une charité mutuelle parfaite.



## Les preuves du dogme de la Transsubstantiation

(suite)

D'après Duns Scot, seule l'autorité de l'Eglise est assez puissante pour établir d'une manière certaine notre croyance au dogme de la transsubstantiation(1).

Pour saint Thomas au contraire, cette croyance repose non seulement sur l'enseignement de l'Eglise infallible, mais encore sur l'Ecriture Sainte comme nous venons de le voir et sur la raison théologique. C'est cette preuve de raison théologique que nous devons maintenant étudier.

Par là on ne veut pas dire que l'esprit humain, laissé à ses propres forces, et en vertu des seuls principes qu'il connaît naturellement, pourrait établir notre dogme: la transsubstantiation est un mystère et un grand mystère;—on dit seulement que la raison humaine, déduisant d'une vérité révélée par la foi toutes les conséquences qu'elle contient, peut parvenir à prouver d'une manière suffisamment solide le dogme en question.

Le principe révélé qui sert de base à la preuve du dogme de la transsubstantiation est la vérité de la présence réelle de Notre Seigneur au Saint Sacrement. Dans la doctrine de saint Thomas, cet argument est capital. Nous verrons plus loin que le saint Docteur se sert également des raisons tirées de la signification et de l'usage du sacrement, mais il ne les présente pas comme nécessitant d'une manière absolue la conversion: à elles seules, elles n'exclueraient pas la possibilité d'un autre ordre de choses. Il n'en va pas de même de l'argument dont il s'agit en ce moment.

(1) *Et hoc principaliter teneo propter auctoritatem Ecclesiæ, quæ non errat in his quæ sunt fidei et morum* (Report. Paris. In IV Sent., dist. XI, q. III, n. 13).—L'argument scripturaire lui-même d'après Scot, n'a de certitude que grâce à la définition de l'Eglise: le *principaliter* équivaut donc ici à *unice*, s'il s'agit d'argument décisif.

L'idée fondamentale du raisonnement est facile à saisir: la transsubstantiation seule peut rendre raison de la présence réelle de Notre Seigneur au Sacrement: *Non est dare aliquem modum quo corpus Christi verum esse incipiat in hoc sacramento, nisi per conversionem substantiæ panis in ipsum*(1).

Remarquons bien dans quels termes est posé le problème: il ne s'agit pas de savoir si le vrai corps de Jésus-Christ pourrait coexister avec le pain sous les espèces; non, la question est bien différente: pour constituer Notre Seigneur présent au Sacrement: *quo corpus Christi esse incipiat in hoc sacramento*, il n'y a pas d'autre voie possible que la conversion de la substance du pain. C'est pour n'avoir pas pris garde à ce véritable aspect du problème, qu'on a peut-être bien des fois considéré comme insuffisante l'argumentation de saint Thomas(2).

Lorsque saint Thomas prouve par la vérité de la présence réelle la nécessité de la conversion du pain au corps de Jésus-Christ, dit Contenson(3), il ne part pas de ce principe que le corps du Sauveur ne peut coexister sous les espèces avec la substance du pain, il affirme seulement que le corps du Christ existant au ciel ne peut commencer à être présent dans l'hostie que par un changement non de lui-même, mais du pain.

Une seconde remarque c'est que la question posée n'est pas seulement une question de fait, mais encore une question de droit: de fait il est certain pour tout le monde que la présence réelle est opérée par voie de transsubstantiation, mais en théorie, cette transsubstantiation était-elle le seul moyen que Notre Seigneur avait à sa disposition pour se rendre présent au Sacrement, ou bien était-il libre de choisir entre plu-

(1) S. Thomas, *Sum. théol.*, p. III, q. LXXV, art 3, in corp.

(2) Contre Duns Scot, Franciscus de Sylvestris Ferrar. (*in Sum. c. G.*, lib. IV, cap. LXXV, ad evidentiam 2 dicti, n. 2.) fait remarquer que la conversion n'est pas pour Notre Seigneur la *formalis ratio essendi in sacramento*, mais seulement la cause qui le rend présent *effective et fondamentale*.

(3) *Theolog. mentis et cordis. De sanct. Euch. sacram.* Dissert. I, cap. II, specul. III. Cf. Franzelin, *De Euch. sacram.*, thesis XII.

sieurs ordres de choses également possibles? C'est sur ce point que les théologiens ne sont pas d'accord.

Mais commençons par donner l'argument tel que le présente saint Thomas. Il est certain, dit le Docteur angélique, qu'après la consécration, Notre Seigneur, sans quitter le ciel où il reste corporellement, est réellement présent sous les espèces du pain et du vin, sous lesquelles il ne se trouvait pas auparavant. Celà n'a pu s'effectuer que par un changement dans l'un des deux termes: Jésus-Christ, d'une part, le pain et le vin de l'autre: il est impossible en effet—même par un miracle (ce mot est très important), il est impossible qu'un être commence à se trouver là où il n'était pas auparavant, si lui-même n'a subi aucun changement et s'il n'a été le terme d'aucun changement produit dans une autre chose (1). Dans la Somme théologique, le saint Docteur précise davantage: *Non autem aliquid potest esse alicubi, ubi prius non erat, nisi vel per loci mutationem vel per alterius conversionem in ipsum; sicut in domo aliqua de novo incipit esse ignis, aut quia illuc defertur, aut quia ibi generatur*(2).

La présence réelle de Notre Seigneur au Saint Sacrement ne peut donc être réalisée que de l'une des deux manières suivantes: ou bien c'est le pain et le vin qui sont changés au corps et au sang de Notre Seigneur; ou bien c'est Notre Seigneur qui subit un certain changement.

Or l'hypothèse d'un changement de la part de Notre Seigneur est absolument inadmissible. Car en quoi pourrait bien consister un tel changement? Evidemment, il ne saurait être, s'il est permis de parler ainsi, intrinsèque, comme si Notre Seigneur, par le fait de la présence réelle, recevait une nouvelle existence; la reproduction au sens strict, de quelque manière qu'on l'explique, contredit le dogme: car le corps du Christ, ainsi reproduit, engendré, ou créé, ne serait plus le

(1) *Impossibile est aliquid esse nunc quum prius non fuerit, nihil ipso mutato vel aliquo in ipsum, nec posset etiam per miraculum fieri.* S. Thomas, *In IV Sent.*, dist. XI, q. I, art. 1, quæstiunc. 1, in corp.

(2) III p., q. LXXV, art. 2.

véritable corps individuel du Christ, né de la Vierge Marie(1). Pour saint Thomas, la chose était si évidente, qu'il n'a même pas cru nécessaire de mentionner l'hypothèse(2). Il resterait donc que Notre Seigneur subisse un changement local: il descendrait du ciel pour venir se placer dans l'hostie. Mais cette seconde supposition se heurte, elle aussi, à de graves difficultés. Saint Thomas en indique trois. Le mouvement local demande que celui qui change de lieu, abandonne le lieu où il se trouvait d'abord(3), et par conséquent Notre Seigneur ne pourrait se rendre présent au Sacrement qu'en quittant le ciel. De plus, le mouvement local requiert un certain temps pour quitter le point de départ et parvenir au lieu d'arrivée: or la présence de Notre Seigneur se fait en

(1) *Non enim producitur aut reproducitur esse substantiale ac individuum corporis quod jam existit; id repugnat.* Paquet, *Disp. theol., De Sacram.*, p. I, disp. v, q. II, art. II.—Cf. Billot, *De Sacram. Ecclesiæ. De Transsubst.*, § 2, n. 2, note.—Et le Catéchisme romain dit à son tour: *Creari corpus Christi minus credibile est* (que d'affirmer que *ex uno in alium locum venerit*), *et ne in cogitationem quidem cadere hoc potest.* *De Sacram Euch.*, n. 30.

(2) La théorie de la reproduction, suivie par plusieurs théologiens, pour échapper à cet inconvénient, dit: *Non intelligitur productio corporis Christi simpliciter, quia per eam corpus Christi non simpliciter esse incipit, sed præexistens ad eam supponitur; sed intelligitur actio præsentiam corporis Christi ita efficiens, ut ad ejus esse substantiale producendum sufficeret, si non jam in alio statu connaturali præxisteret.* Sasse, *Instit. theol., De sacram. Eccles.*, vol. I, *De Euch.*, p. I, sect II, thes. VI, schol. I, n. 2.—Cf. Lessius, *De perfect. div.*, lib. XII, cap. XVI, n. 119.—Ces théologiens, d'ailleurs, en parlant de reproduction, n'entendent pas nier la conversion, mais au contraire nous l'expliquent.

(3) C'est en effet un principe certain de philosophie thomiste qu'un même corps ne peut se trouver *circumscriptive* en plusieurs lieux à la fois bien qu'il puisse se trouver *circumscriptive* en un endroit, et *sacramentaliter* en plusieurs autres. Cf. Gonet, *Clypeus theol. thom.* *De sacram.*, disp. IV, art. III, n. 19. Or il est clair que si Notre Seigneur avait à se déplacer *localement* pour se rendre présent dans l'hostie, il se trouverait *localement* ou *circumscriptive* présent au Sacrement.—L'école Scotiste, au contraire admet la possibilité d'une présence locale d'un même corps en plusieurs endroits à la fois. Cf. Hieronymus de Montefortius, *Ven. Joannis Duns Scot Summa theologica*, q. LXXV, *rursum artic. incidens post art. 1.* Cet auteur s'est appliqué à réunir tous les textes du Docteur subtil, en suivant article par article, la Somme de saint Thomas.

un seul instant. Enfin, le mouvement local d'un même corps ne peut se terminer simultanément à plusieurs endroits(1) : or le corps de Notre Seigneur se rend présent dans toutes les hosties à la fois(2).

La présence réelle de Notre Seigneur ne pouvant s'expliquer par aucun changement de la part du Christ lui-même, nous sommes obligés d'admettre que le changement est tout entier dans le pain et le vin. Or quel changement dans le pain et le vin peut avoir pour résultat, sans faire subir aucune mutation au corps du Sauveur, de le rendre présent sous les espèces ? Toute autre hypothèse en dehors de la conversion est insuffisante : dire en effet que le pain est détruit ou transporté ailleurs, c'est bien admettre que le pain n'y est plus, ce n'est pas expliquer comment Notre Seigneur est là ; c'est donc se placer dans la nécessité d'admettre un changement de la part de Notre Seigneur. Non, il faut dire que le changement qui advient dans le pain, est de telle sorte qu'il a pour résultat la présence même de Notre Seigneur ; en d'autres termes, nous devons dire que le pain est changé au corps de Notre Seigneur. Saint Thomas conclut donc très logiquement son argumentation : *Et ideo relinquitur quod non possit*

(1) Pour prévenir toute équivoque, il est bon de remarquer que dans les trois inconvénients signalés par saint Thomas, il n'est question que de mouvement local.

(2) Lorsqu'ils prouvaient, comme nous venons de le faire, que Notre Seigneur ne pouvait se rendre présent dans l'Eucharistie, par un mouvement local de lui-même, saint Thomas et les anciens scolastiques ne connaissaient que le mouvement local proprement dit. Or quelques-uns de leurs successeurs ont trouvé un autre moyen d'adduction : sans changer véritablement de lieu, Notre Seigneur recevrait un mode spécial d'ubication ou de localisation : c'est la théorie scotiste de l'adduction. *Adductio... corpus Christi præsens reddit non deferendo per motum localem de calo, sed simpliciter addendo novam præsentiâ sacramentalem ad priorem caelestem.* Pesch, *Prælect. dogmat.*, tomus VI, De Euch., sect. 1, art. 2, prop. LXIX, n. 692.—La théorie de l'adduction comme d'ailleurs celle de la reproduction, n'a pas été imaginée pour nier la conversion, mais pour essayer de nous dire en quoi consiste d'une manière précise cette conversion. Les arguments de saint Thomas parlent d'une véritable adduction qui de plus excluerait la conversion.

*aliter corpus Christi incipere esse de novo, in hoc sacramento, nisi per conversionem substantiæ panis in ipsum*(1). La vérité du sacrement, la vérité de la présence réelle exige donc, reprend-il aussitôt que les substances du pain et du vin ne se trouvent plus sous les espèces après la consécration: car il est bien évident que lorsqu'une chose a été convertie en une autre elle n'est plus, après la conversion, ce qu'elle était auparavant. Et à l'article suivant, il exclut pour la même raison les deux hypothèses de l'anéantissement et de la résolution des substances en leurs éléments simples: elles sont incompatibles avec la vérité de la conversion, laquelle seule peut rendre raison de la présence réelle du Christ au Sacrement(2).

Le Catéchisme du Concile de Trente s'inspire évidemment de l'argumentation de saint Thomas, lorsque, venant à parler de la transsubstantiation, il dit: "Le second point sur lequel les pasteurs instruiront leurs ouailles est que après la consécration, la substance du pain et celle du vin ne demeurent pas dans ce sacrement. Cela évidemment provoque une grande admiration, mais c'est une vérité nécessairement unie avec ce qui vient d'être démontré, à savoir, la présence réelle. Car si nous avons, sous les espèces consacrées, le vrai corps et le vrai sang du Christ, il est absolument nécessaire que cette présence provienne soit d'un changement de lieu de la part de Notre Seigneur, soit d'une création, soit d'une conversion." Puis après avoir rejeté les deux premières hypothèses, le Cathécisme conclut que la troisième est seule

(1) *Sum. theol.*, p. III, q. LXXV, art. II, in corp.

(2) Voici comment Capréolus, le prince des thomistes, présente l'argument de saint Thomas:

*Præsentia corporis Christi ad species panis, qualis nunc est in Eucharistia vel ejusdem rationis cum illa non potest acquiri de novo manente substantia panis sub ejusdem speciebus nisi per aliquam mutationem substantialem noviter factam in corpore Christi, vel substantia panis, vel aliqualem unionem unius ad alteram concurrente aliquo motu locali. Cum autem fides non ponat hujusmodi motum factum in corpore Christi, nec aliqua mutatio panis localis fit, restat quod ista præsentia requirit transitum substantiæ panis in corpus Christi. (In IV Sent, dist. XI, q. I, a. 2).*

admissible et il ajoute cette remarque capitale: "C'est, appuyés sur cette raison, que les Pères et nos prédécesseurs, dans les conciles de Latran et de Florence ont confirmé par des décrets explicites la vérité de cet article de notre foi." Nous nous permettons de le demander: que faut-il penser des théologiens qui, énumérant les preuves du dogme de la transsubstantiation, ne soufflent mot de cette argumentation? Le Cathéchisme romain nous affirme que les Pères des deux conciles œcuméniques ont été déterminés par le raisonnement en question à mettre au rang des dogmes de notre foi la transsubstantiation. Comment peut-on, après cela, affirmer que le raisonnement n'est pas apodictique? Les conciles n'inventent pas les vérités qu'ils définissent, ils ne les reçoivent pas par une révélation ou une inspiration divine: ils les extraient de l'Écriture Sainte ou d'autres vérités révélées. Ne soyons pas plus difficiles qu'eux.

Et, de fait, le raisonnement de saint Thomas a paru, à plusieurs théologiens, si convaincant qu'ils se sont demandé si Dieu, même usant de sa puissance absolue, aurait pu trouver un autre moyen de rendre le corps de Jésus présent dans l'Eucharistie.

Les avis, comme il arrive d'ordinaire dans ces sortes de questions, sont partagés. Les uns sont pour la nécessité absolue, et leur opinion pourrait se résumer ainsi: *entitative repugnat ut alio modo Christus fiat præsens*(1). Et il faut bien avouer que les textes de saint Thomas favorisent grandement—pour ne pas dire davantage—cette manière de voir. Dans le Commentaire du Maître des Sentences, le saint Docteur dit que l'hypothèse de la permanence des substances présente un inconvénient plus grand que d'affirmer simultanément deux choses contradictoires(2). D'après Sylvius(3)

(1) Mattiussi, *In quæst. III p. Summæ: De sacram. Animadversiones*, pag. 94.—Cf. Gonet, *Clypeus theol. thomistiæ*, Disp. IV, art. I, § III, n. 21 et 22.

(2) *Hanc positionem sequitur gravius inconveniens quam quod contradictoria sint simul vera. IV Sent., dist. XI, q. I, art. I, quæstiunc, 1, ad 3.* Cf. Lépiciér, *Tract. de SS. Euchar.*, p. I, q. III (LXXV), art. II, n. 12.

(3) *In III S. Thomæ*, q. LXXV, art. II.

tel serait bien l'enseignement de saint Thomas dans sa jeunesse, mais plus tard il aurait changé de pensée et aurait mitigé sa première opinion. Quoiqu'il en soit de cette question de critique textuelle(1), pour tous ceux qui adoptent la manière de voir que nous venons d'indiquer, le fait de la présence réelle, suffisamment prouvé, oblige à admettre la conversion des substances du pain et du vin au corps et au sang de Jésus-Christ.

(à suivre)

HENRI EVERS, S. S. S.

## Le Révérend Père Henri Durand

“L'apôtre des enfants n'est plus!” Telle était la nouvelle qui circulait dans un des quartiers de Bruxelles, au matin du jeudi-saint.—A vous aussi, chers confrères, cet article nécrologique redira la triste nouvelle: “L'apôtre des petits enfants n'est plus!” Notre Seigneur l'a rappelé à lui au matin même du jour anniversaire de l'institution de la sainte Eucharistie, quelques heures seulement après une dernière communion. Mourir un jeudi-saint, “in osculo Domini”: le bon Maître, reconnaissons-le, a de ces délicatesses vraiment divines pour les serviteurs de son divin Sacrement.

Afin de solliciter les pieux suffrages de nos confrères en faveur de l'âme du R. P. Durand, et aussi pour témoigner notre reconnaissance à celui qui travailla avec tant d'ardeur au développement de l'Œuvre des Prêtres-Adorateurs alors

(1) On peut en effet mettre en doute l'interprétation de Sylvius. Dans la Somme théologique, saint Thomas affirme purement et simplement qu'il n'y a pas d'autre moyen que la conversion de réaliser la présence réelle. Cf. Mattiussi, *op. cit.*, pag. 98.

qu'elle était à ses débuts, qu'il nous soit permis de redire quelques traits de la vie de celui qui a bien mérité de Jésus au T. S. Sacrement.

Nous la trouvons bien résumée dans ces paroles de son Eminence le Cardinal Mercier, écrivant au R. P. Supérieur de Bruxelles pour lui exprimer ses condoléances. "...J'aurai un souvenir très spécial à l'autel et dans mes prières pour ce vénéré religieux, homme de foi, de charité, et de zèle apostolique".

Le P. Durand disait un jour: "Si j'étais supérieur, je ferais peindre partout sur les murs des flèches indiquant la direction du S. Sacrement exposé, afin de rappeler sans cesse la présence réelle de Notre Seigneur". Mais lui-même n'était-il pas comme un vivant rappel de l'Eucharistie? Pouvait-on penser à lui, sans se rappeler son apostolat tout entier consacré à faire connaître et aimer Jésus-Christ présent dans la sainte Hostie. Le souvenir du P. Durand avait nécessairement une note eucharistique, tant sa vie entière était fortement rattachée au T. S. Sacrement, et c'est bien là le plus bel éloge que l'on puisse faire d'un prêtre du Très Saint Sacrement.

Inutile de dire que lui-même était profondément pénétré de cette foi, de cet amour eucharistique qu'il recommandait aux autres. Il avait une véritable faim de l'Eucharistie. Depuis l'âge de 16 ans, il était au régime de la communion quotidienne et l'on doit dire qu'elle a été le clef de voûte de toute sa vie. C'est qu'il ne se contenait pas de recevoir N. S. chaque matin: il vivait du souvenir de cette communion. L'une de ses pratiques favorites était en effet la communion spirituelle, qu'il renouvelait fréquemment au cours de la journée. Il avait l'habitude de rouler dans sa serviette, après chaque repas un petit morceau de pain, et, au début du repas suivant, on le voyait se recueillir un instant et absorber pieusement la petite bouchée en guise de communion spirituelle.

Demeurant ainsi continuellement dans l'amour de Notre Seigneur, comment le P. Durand n'aurait-il pas été animé d'un profond amour pour le prochain? Quand on parlait de

lui, c'était dans toutes les bouches la même expression: Ah! ce *bon* père Durand! De fait, on ne pourrait se le figurer autrement que le sourire aux lèvres, et tellement accueillant que les plus timides se sentaient immédiatement à l'aise avec lui. Jamais de sa part un geste de dédain, une parole amère, un mouvement d'impatience, un regard malveillant. Mais une bonhomie charmante, une délicatesse de procédés, de paroles ravissantes. Tout l'intéressait dans la vie de ses confrères et de ses amis, et chaque événement heureux et triste dont ils l'informaient recevait une réponse où passait tout son bon cœur. La grande ressource de sa charité était la prière. Il avait largement recours aux recommandations, et dans le cahier spécial qui se trouve à l'entrée du chœur dans chacune de nos maisons, c'était lui qui le plus souvent et même plusieurs fois par jours notait les intentions de prière. La dernière qu'il y ait inscrite, 8 jours avant de mourir, est ainsi libellée: un 85ème anniversaire de naissance. C'était une manière discrète et surnaturelle de rappeler aux prières de la Communauté un de nos anciens que ses infirmités tiennent à l'écart de la vie commune. Pourtant le meilleur de son cœur, le P. Durand le donnait aux petits enfants et aux pauvres. Il faut l'avoir connu pour savoir quels trésors de charité il a dépensé à l'évangélisation des uns et au soulagement des autres. Pour faire plaisir à un enfant, pour secourir un malheureux, le P. Durand ne reculait devant rien: correspondances, démarches personnelles étaient pour lui une joie dès qu'il s'agissait de ses petits amis ou de ses chers pauvres, et jamais il n'était plus éloquent, au sens profond de ce mot, que lorsqu'il parlait, à sa manière de l'amour de Jésus-Christ pour les enfants ou de l'éminente dignité des pauvres dans l'Eglise.

La prédication du P. Durand! Nous venons d'y faire allusion. C'était une des formes de son zèle. Il fallait bien que cette âme de prêtre, foncièrement eucharistique, fut une âme d'apôtre. *Apôtre*: il l'était dès sa jeunesse lorsqu'il essayait de convertir ses amis d'enfance et ses condisciples d'université; il l'était quand il mettait sa plume alerte au service des revues eucharistiques, quand il parcourait les

grandes villes de France et de Belgique pour faire partout le beau règne de Jésus-Hostie, sans parler des nombreuses retraites qu'il a prêchées dans les communautés ou à l'occasion des premières communions. Apôtre, il l'a été surtout dans les Congrès eucharistiques où il revenait chaque fois, avec un saint acharnement, sur la question de la communion précoce et fréquente pour les enfants, et cela bien avant le décret de Pie X. D'ailleurs ce décret lui-même n'a-t-il pas été en quelque sorte la récompense des prières, des sacrifices que, chaque année, dans ses inimitables lettres, le P. Durand sollicitait auprès des enfants du monde entier pour l'avancement de la cause eucharistique ?

En apprenant sa mort, un prêtre disait: en voilà un du moins qui n'a pas mangé son pain dans l'oisiveté! Pendant de longues années le P. Durand fut en effet le bon journalier de l'Eucharistie, il avait droit au repos. Jusqu'à la fin cependant, malgré ses infirmités, il occupait sérieusement son temps, lisant, écrivant, prenant encore des notes comme aux jours de pleine activité.

Dans une de ses dernières lectures il avait relevé, en la soulignant, cette pensée de Mgr Gay: la fin de la vie humaine, c'est la béatitude. Puisse-t-il jouir bientôt de ce bonheur éternel où il se rassasiera pleinement de Celui qu'il a tant aimé ici-bas. C'est à quoi travailleront les fervents suffrages de tous ceux qui l'ont connu et à qui il a fait du bien.

CH. DE K., s. s. s.



# ŒUVRE DES PRÊTRES-ADORATEURS

---

## DIRECTEURS DIOCÉSAINS

**QUÉBEC:** R. P. Gaudiose Labrecque, s. s. s., église du Très Saint Sacrement, chemin Ste-Foy.

**Trois-Rivières:** M. l'abbé Léon Lamothe. Précieux-Sang, Trois-Rivières.

**Rimouski:** M. l'abbé J. Lionel Roy, directeur du grand séminaire de Rimouski.

**Chicoutimi:** M. l'abbé F.-X. Frenette, procureur à l'évêché de Chicoutimi.

**Nicolet:** M. l'abbé F.-A. St-Germain, évêché de Nicolet.

**MONTRÉAL:** R. P. Philippe Cayer, s. s. s., 368 Ave Mont-Royal Est.

**Saint-Hyacinthe:** M. l'abbé J.-B.-O Archambault, séminaire de St-Hyacinthe.

**Sherbrooke:** M. l'abbé J.-Chs McGee, Sutton, P. Q.

**Valleyfield:** M. le chanoine J.-S. Edmond Aubin, collège de Valleyfield.

**Joliette:** Mgr Eustache Dugas, v. g. église St-Pierre, Joliette.

**OTTAWA:** M. le chanoine L.-N. Campeau, curé de la cathédrale.

**Pembroke:** M. l'abbé Henri Martel. "Ile du Grand Calumet", comté de Pontiac.

**Mont-Laurier:** M. l'abbé J.-Eug. Limoges, Saint Jovite, comté de Terrebonne, P. Q.

**TORONTO:** Rev. A. O'Leary, St-Mary's Church, Colingwood, Ont.

**London:** Rev. Théo. Valentin, St-Joseph's Hospital, London, Ont.

**Hamilton:** Very Reverend Michel J. Weidner, Hespeler, Ont.

**KINGSTON:** Rev. Archibald Hanley, Archbishop's Palace, Kingston, Ont.

**Peterboro:** Rev. Patrick J. Kelley, St-Paul's Church, Norwood, Ont.

**HALIFAX:** Rev. Gerald Murphy, St. Patrick's Church, Halifax.

**Charlottetown:** Rev. M. Monaghan, Vernon River, Co. Queen, P. E. I.

**Saint-Jean:** M. l'abbé M. E. Savage, Moncton, N. B.

**Antigonish:** Rev. Michael Gillis, Antigonish, N. S.

**SAINT-BONIFACE:** Mgr Frs-Az. Dugas v. g., archevêché de St-Boniface.

**EDMONTON:** Rév. Père L. Simard, O. M. I., archevêché de St-Albert.

**RÉGINA:** M. l'abbé Zéphirin Marois, archevêché de Régina, Sask.

---

DIRECTION GÉNÉRALE DE L'ŒUVRE POUR LE CANADA:

R. P. DIRECTEUR, - - 368 Ave Mont-Royal Est, Montréal

## BIBLIOGRAPHIE

---

- ABBE LEMOINE.—Je crois en Jésus-Christ. 1 vol. in-8 écu de 400 pages, prix: franco 6 fr. 40;
- J. DEMEURAN. Le Droit Canon des Laïques, d'après le nouveau code. 1 vol. in-16 raisin de 251 pages, cartonné, franco, 5 fr. 25.
- R. P. ROUPAIN, S. J.—Un caractère (le Cardinal Mercier).—1vol. in-12. Prix, 2 fr. 30. franco.
- MGR JULIEN, évêque d'Arras.—Vers la Victoire.—in-12, franco 5. 70.
- EUG. ROUPAIN.—Carnet de Jeanne d'Arc (1412-1431). Notes pour les conférenciers; 1 vol. in-12, 160 p.—franco, 2 fr. 85.
- Retraite de Première Communion Solennelle*, par M. le Chanoine MILLOT, vicaire général de Versailles. 1 vol. in-12, prix: franco 5 fr. 45.
- R. P. LAJOIE.—Transfigurée par la lutte et par l'Eucharistie.—In-12. Prix: franco, 1 fr. 70.
- L'Abbé F. ROUAULT.—Admirable Histoire de Joseph. (Illustrations de P. Vincent).—In-12. Prix: franco, 2 fr. 30.
- MGR GIBIER, évêque de Versaille. Les Temps Nouveaux, le Relèvement national. 1 vol. in-12 de 400 pages. Prix: franco, 5 fr. 40.
- Chanoine MILLOT.—Mariage.—Célibat.—Vie religieuse. In-12. Prix: franco, 4 fr. 85.
- Abbé ROUSIC. Le renouveau catholique. Les jeunes pendant la guerre. 1 vol. in-12. Prix: franco, 3 fr. 50.
- R. P. DEHON. La Vie intérieure, ses principes—ses voies diverses, d'après les meilleurs auteurs ascétiques. 1 vol. in-12. Prix: franco, 4 fr. 55.
- MGR TISSIER, évêque de Châlons, Nos tributs de gloire. Retraite donnée à Lourdes du 20 au 24 août 1919 au pèlerinage national de l'action de grâces. 1 vol. in-12. Prix: franco, 5 fr. 75.
- Notre-Dame de Lourdes et la Grande Guerre*, par G. Joly, Chevalier de la Légion d'honneur, croix de guerre. 1 vol. in-12. Prix: franco, 4 fr. 25.
- MGR TISSIER, évêque de Châlons. Le bon Esprit au Collège. Nouvelle édition augmentée. 1 vol. in-12. Prix: franco, 5 fr. 90.